

AKSINIA
MIHAYLOVA

Ciel à perdre
suiivi de
Le jardin des hommes

Préface de Guy Goffette



nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

AKSINIA MIHAYLOVA

Ciel à perdre

suivi de

Le jardin des hommes

Traduit du bulgare par l'auteur et par Dostena Lavergne

Préface de Guy Goffette

nrf

GALLIMARD

© *Aksinia Mihaylova*, 2021, pour *Le jardin des hommes*.
© *Éditions Gallimard*, 2014, pour *Ciel à perdre*,
2021, pour la traduction française du *Jardin des hommes*,
et pour la présente édition.

Couverture : Aksinia Mihaylova, photo Catherine Hélie © Gallimard.
Rossen Ivanov, Dans la lumière de la chambre à côté,
peinture à l'huile (détail).
Avec l'aimable autorisation de l'artiste.

LA VENUE D'UNE BARBARE¹

Quand elle a su que le temps était venu pour elle de réaliser un de ses rêves les plus chers, elle est entrée dans la ville avec le soleil, le jardin de sa mère dans son foulard autour du cou et des poèmes de toutes les couleurs dans ses poches. Les portes se sont ouvertes comme par miracle devant ses pas, et ceux qui n'avaient jamais entendu parler d'elle la reconnurent tout de suite comme une des leurs. Chacun l'entendait dans sa propre langue et tous étaient heureux de se sentir vivants.

Ce petit conte aux accents bibliques pour rappeler d'entrée de jeu l'enthousiasme et la ferveur engendrés dans le petit monde de la poésie française et de ses lecteurs par la découverte en 2014 de la poésie d'Aksinia Mihaylova. Imaginez l'arrivée à Paris de cette parfaite inconnue venue de l'Est – une barbare, comme elle se présente elle-même – et qui vous enlève sans coup férir, et à l'unanimité, le prix Guillaume Apollinaire pour Ciel à perdre, son premier livre de poèmes directement écrits en français. Une surprise totale et une révélation que le prix Max Jacob vient confirmer cinq ans plus tard pour Le baiser du temps, son second recueil en français. Pour la francophile passionnée qui n'avait pu poser

1. *La venue d'une barbare*, titre de la première séquence de *Ciel à perdre*, Gallimard, 2014.

un pied en France avant 2010 – elle racontait en plaisantant que lorsqu’elle était encore « étudiante, il était plus facile d’entrer au paradis que d’obtenir un visa pour la France » – cette consécration a un goût de revanche bien méritée.

*

Née en 1963 à Rakevo, un petit village du nord-ouest de la Bulgarie, au pied des Balkans, Aksinia Mihaylova s’est éprise de la langue française dès sa jeunesse, au cours de ses études secondaires au lycée Henri-Barbusse de Vratza. Un amour qu’elle cultivera dans le secret au long de ses études universitaires à Sofia, s’essayant petit à petit, une fois le pas assuré dans la langue de Boileau, à la traduction des écrivains et poètes qu’elle affectionnait, de Lautréamont à Anise Koltz. Devenue professeur à Sofia où elle réside, elle peut enfin s’adonner à la traduction comme à un second métier, passant des surréalistes français aux poètes d’aujourd’hui et, côté prose, de Georges Bataille et Jean Genet à Sylvie Germain. Parallèlement, elle a commencé à écrire des vers pour elle-même, hors de toute école, loin de tout débat théorique, se contentant d’attraper comme des papillons les poèmes qui traversaient sa vie.

Elle a trente ans lorsque paraît son premier recueil de poèmes en bulgare : Les herbes du sommeil, en 1994, que cinq livres ou plaquettes suivront, sans se bousculer toutefois (« pas plus de dix poèmes par an », dit-elle, car la poésie n’est pas un travail d’abord pour Aksinia, mais une grâce), qui lui acquièrent au pays la reconnaissance de ses pairs. Aujourd’hui, elle est traduite dans une vingtaine de langues,

du turc au japonais, ainsi que dans une bonne dizaine d'européennes. À l'exception du français. Une lacune qu'elle s'est empressée de combler en traduisant avec une amie un recueil ancien, Le jardin des hommes, que nous publions ici pour la première fois, dans la seconde partie du présent volume.

C'est un jardin de bonne terre que ce recueil, où tout pousse à l'avenant, les fleurs et les orties, les simples et les folles graminées, comme pour nous donner une idée de ses précédents livres en bulgare que nous avons naturellement manqués. En effet, tous les thèmes que Mihaylova a abordés précédemment et qu'elle entend développer à mesure s'y retrouvent : la nature, le temps, l'amour, la mort, la solitude. Tous en un seul recueil, comme pour se lancer avec plus d'assurance dans l'aventure, périlleuse s'il en est, de composer de la poésie dans une autre langue que la sienne et passer outre au sentiment de trahison qu'elle dit avoir éprouvé envers sa langue maternelle et son pays.

*

L'amour est le sujet de Ciel à perdre, le seul sujet. Le lieu de tous les bonheurs et de tous les risques, de tous les dangers. En poésie comme dans la vie. Aḱsinia la barbare est une femme indépendante, fière et rebelle, qui s'assume et ne craint rien. Elle reconnaît que les choses se sont imposées à elle, de l'intérieur, avec une force, « une énergie » née de l'expérience amoureuse et qui l'a emportée comme un fleuve. Et que les mots lui sont venus naturellement, et toutes les images dans cette langue qui n'est pas la (s)ienne, mais qu'elle aime d'amour, comme un homme, celui-là même qu'elle appelle « il » ou « tu » ; ce « tu » qui

traverse le livre et le bouleverse de fond en comble, tantôt masculin, tantôt féminin, car, dira-t-elle,

J'étais la part féminine
de ton ombre

C'est ainsi que les poèmes naîtront en elle en français, au point de la surprendre. Du premier coup, elle est entrée dans un autre temps, cette cinquième saison qui met l'amour fou au niveau d'un « ciel à perdre ». Un ciel où vont s'incarner les rires, les larmes et les nuages de l'amour, les bleus à l'âme des malentendus et de la jalousie, les déchirures aussi bien que ces éclaircies soudain qui raniment le désir de l'aimé absent, et creusent la solitude et l'infrangible attente :

Pour remplir ce fossé de l'attente
je m'assois à la table nue de l'automne
et je commence à arranger des phrases boiteuses
dans une langue qui n'est pas la mienne

*

C'est avec beaucoup de pudeur dans l'émotion qu'Aksinia Mihaylova renouvelle ici la poésie amoureuse. Par un jeu saisissant d'images inattendues, une tonalité frondeuse où l'autodérision la met à distance d'elle-même, un langage simple, clair et quasi pictural, elle aborde les aspects les plus intimes d'une histoire d'amour et de passion avec une délicatesse et un naturel confondants ; et nous fait passer sans transition ni brutalité de l'embrasement amoureux à

la détresse, de la fusion à la distance, de la séparation à la joie des retrouvailles.

Ce qui fait l'originalité et la modernité de ses poèmes, c'est cette puissance d'expression et de sensibilité qui vivifie et universalise une affaire de cœur, tout en évitant les pièges des poèmes d'amour : pathos, sentimentalisme et mièvrerie. Les choses les plus banales de l'existence y concourent du reste allègrement : une cueillette d'herbes à tisanes, un mal de dents, la confection d'une marmelade de prunes, la mauvaise prononciation de son nom par l'amant, la foulure d'une cheville, n'importe, chez Mihaylova, tout est matière à poèmes et fait farine à son moulin.

On ne cherchera pas ici de rimes, de jeux de mots, d'alitérations ou d'assonances : les poèmes sont libres comme l'air et se jouent du prosaïsme en dégonflant les clichés, en redonnant au verbe une allure d'équilibriste vertigineux et en insufflant aux mots de tous les jours une sensualité de terrienne que la vie passionne :

moi, je remue la marmelade de prunes sur le poêle
avec la longue cuillère en bois de ma grand-mère,
je regarde le jardin, toujours le même à la fin de
septembre,
je regarde la vie, toujours plus grande que nous
et je comprends qu'elle n'a pas de synonyme.

*

À l'heure où j'écris ces lignes, Aḱsinia Mihaylova vient de ranger le ciment et de nettoyer la trueller sur le chantier de la maison de Raḱevo, qu'elle restaure avec son frère. C'est

l'heure de la pause de midi, elle s'est assise à l'ombre du poirier dans le verger de ses parents disparus et regarde la vie, toujours plus grande que nous, et si neuve et surprenante chaque matin pour qui sait voir qu'elle finit par donner des poèmes aussi fruités et savoureux que des prunes de maraude.

GUY GOFFETTE

CIEL À PERDRE

LA CINQUIÈME SAISON

C'était facile avant.

Pris dans les filets de la pluie
dans le cordage des rues inconnues
nos corps se libéraient de leurs peurs
reniaient l'oubli et devenaient immortels.

C'était facile même après :
après avoir partagé la pomme,
le verre de vodka, le fado,
la dernière cigarette
et les coups du clocher au petit matin.

Puis la pluie a cessé.
Il arrive toujours un moment où la pluie s'arrête
car le nouveau Noé n'est pas encore né,
car nous n'avons pas encore construit notre bateau.

Alors, les araignées ont commencé à tisser
leurs toiles dans le noyer au fond du jardin,
si fines, si confiantes au coucher du soleil,
qu'elles ne pouvaient pas résister
au fardeau de mes pensées
qu'il était impossible de partager avec toi :

*nos poèmes sont des pièges pour le vent**.

Mais comment pourrais-je attraper le vent
qui s'enfonce à travers les herbes folles,
poussées peu après la moitié de ma vie ?
Le vent qui se glisse comme une faux
en frayant le sentier,
où la tortue de mes désirs insatiables
traîne sa carcasse.

Je passerai sous silence
que tu es la plaque vertébrale
sur le toit de ma maison de tortue,
que le temps passe vite
et les minutes s'allongent
comme un dimanche pluvieux de novembre
dans ces altitudes
où tu n'es pas.

Que la plaque petit à petit se décolle
et le vent siffle par-dessous,
se faufile entre mon dos dénudé
et le toit de ma maison,
et le froid s'empare de mon corps.

Je ne te dirai pas
que quand elle tombera enfin,
je resterai à jamais immobile et muette,

* « Pièges pour le vent » (1987), recueil de poèmes du poète lituanien Kornelijus Platelis.

couchée parmi les herbes folles
qui poussent depuis des siècles
sur cette péninsule maudite.

Je ne sais même pas pourquoi
je te raconte tout cela :
tu ne parles pas ma langue
tu n'es qu'une pluie d'été égarée,
passant par hasard
peu après la moitié de ma vie.

La venue d'une barbare

DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA LIBERTÉ

Elle a pour maison toute une mer
et plein de fenêtres pour invitées.
Aussi chassez ce coq de l'escalier de pierre :
à l'aube, sa crête de feu embrasera les voiles
encalminées, à cause desquelles elle a coulé
dans ses yeux toutes les Ithaques.

Chassez donc ce coq
à présent qu'elle apprend à s'aimer
et que son corps souple s'habitue à l'ascèse,
à présent qu'elle promène sa frêle joie dans le jardin,
sans soupçonner combien de petites morts
l'attendent dans toutes ces fenêtres
qui ont assiégé la mer.

UN FOULARD LONG
DE DIX-SEPT ANS

Nous hibernons depuis longtemps
dans des sud séparés
et nos rêves sont différents
mais nous les oublions le matin
c'est pourquoi nous volons encore ensemble.

Il est impossible de te raconter :
le jour de mars dans cette ville
est un foulard rouge ;
je lie le bout du matin
à l'embouchure de la rivière
et le vent le gonfle,
le promène dans les rues du quartier
et des pots de géraniums
poussent sur les balcons.

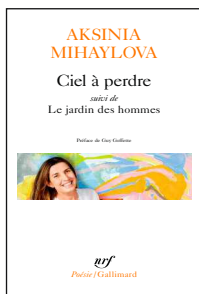
Je porte de la glaise et des brins de paille
dans mon bec
pour faire un nouveau nid.
Et je vole haut au-dessus des pavés,
et je vole bas au-dessus des toits
et je ne trouve pas l'endroit.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CIEL À PERDRE, 2014.

LE BAISER DU TEMPS, 2019.



Ciel à perdre
suivi de Le jardin des hommes
Aksinia Mihaylova

Cette édition électronique du livre
Ciel à perdre suivi de *Le jardin des hommes* d'Aksinia Mihaylova
a été réalisée le 19 mars 2021 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072939723 - Numéro d'édition : 378747).

Code Sodis : U37574 - ISBN : 9782072939761.

Numéro d'édition : 378751.